



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES.

LES capotes et les chapeaux en paille à jour, ornés d'*agrémens* en paille, sont très à la mode. Les plus jolis ont la passe demi-large, bien cintrée autour du visage, et la forme un peu en pointe. Sur la calotte est une large rosace en *agrémens en paille* qui produit un très-bon effet.

— Les jeunes personnes portent beaucoup de capotes en paille cousue, et à tresses larges, non point de la paille lisse et brillante comme les chaises, mais presque blanche et d'une teinte mat. Ces capotes, comme les précédentes, sont de deux genres, à la française et à l'anglaise. Les premières ont la passe un peu relevée, ce qui découvre la figure et laisse voir le front. Celles à l'anglaise ont la passe droite et horizontale avec la forme. Ce dernier genre est le plus distingué, il sied aussi beaucoup mieux avec les cheveux en bandeau et nattés. Des rubans de gaze, disposés en aigrettes ou en ro-

settes, placées bout à bout, et fixées l'une au sommet de la forme; l'autre sur le côté avec les rubans croisés par devant, et formant ensuite les brides, composent la garniture de ces capotes. Sur les chapeaux on met du lilas, des jonquilles, ou du plantin en fleur.

— On fait de jolis chapeaux avec du gros des Indes cannelé et à petits pois satinés. Les modistes ornent ces chapeaux d'une petite couronne de fleurs compactes, qu'elles suspendent après l'aigrette en ruban découpé, placée en haut de la forme par-devant. Cette petite couronne de fleurs légères, passée dans l'aigrette, est assez gracieuse, et ne manque pas d'une certaine élégance prétentieuse qui ne sied pas en demi-toilette.

— Les beaux oiseaux de paradis sont l'ornement obligé des nouveaux chapeaux de paille de riz. Soit qu'on n'en mette qu'un seul à longue queue flottante, soit qu'on en place deux petits l'un sur l'autre, ou bec à bec. On décore aussi ces chapeaux de fraisiers en fleurs avec fruits,

de raisin blanc ou noir, et surtout de lilas blanc, vert ou lilas.

— Les capotes les plus nombreuses sont en gros de Naples, rose, bleu, vert, lilas et blanc. La passe se compose de cinq larges tresses de paille jaune, bordées d'*agrémens* de paille, et espacées d'un travers de main. Entre ces pailles, est du gros de Naples froncé en large. La forme est également cerclée de bandelettes de paille, si elle est ronde; et si, comme c'est la mode, la passe monte jusqu'au sommet de la forme, le derrière seul est orné de trois bandelettes placées en travers. Sur ces capotes on met du lilas, d'abord; mais aussi de l'avoine en fleur, du plantin en fleur, des chardons en fleur, et de la violette double ou de Parme, des narcisses, et parfois un ou deux bouquets de petites tulipes.

— Les mantelets, les pélerines-fichus à pointe, et les fichus-mantelets figurant un corsage busqué, sont chaque jour de plus en plus à la mode. Le gros de Naples rose, bleu, lilas, vert, jaune ou blanc, sert de doublure à ces petits mantelets, tantôt en dentelle noire, tantôt en dentelle blanche, en tulle, en filet ou en mousseline des Indes brodée. Trois grosses rosettes de ruban servent à nouer ces fichus, dont la pointe descend parfois au bas du corsage busqué, et y est fixée par la rosette même qui décore la pointe du corsage.

— Quelques vieilles modistes et antiques couturières ont essayé de faire reprendre la mode des marabouts; mais peine inutile, ces plumes duveteuses ont perdu toute faveur.

— Le chaly est toujours en vogue pour les robes de demi-toilette; en grande parure, on emploie la moire, mais ornée de bouquets brodés en or, soie et argent. Ces bouquets garnissent toute la jupe et le corsage. Quant aux manches, elles sont souvent fendues, bordées d'un rouleau de satin, et agrafées de distance en distance par trois grosses rosettes en ruban, de l'épau à la saignée. Cette mode de man-

ches ouvertes est élégante et gracieuse; elles laissent apercevoir un bras arrondi dont on devine la blancheur.

— Quant aux jupes, soit en chaly ou en étoffe de soie ou de mousseline; elles sont montées à larges plis triplés et plats comme ceux des rideaux de croisées. Sur les hanches et par-dérrière, ces plis bouffent d'une manière excessive.

— Il est de rigueur que les brodequins soient de la même couleur, et autant que possible de la même étoffe que la robe. Nous avons vu une robe de cachemire des Indes, à fond fleuri, avec brodequins pareils.

— Les ceintures sont aussi toujours de même nuance que la robe.

— Les merveilleux portent des habits à basques longues et coupés carrément du devant. Ces habits sont en drap bleu, à boutons d'or unis. Quelques jeunes citoyens persistent dans la mode des habits à collet large et carré, et à grands revers.

— Les gilets se font à schall et à deux rangs de boutons: le cachemire est toujours de mode pour gilets du matin.

Vous connaissez, mesdames, les figures drôlatiques et burlesques qui ornent le frontispice du *Charivary* et du *Petit Poucet*, personnages lilliputiens, mais remuans, agiles, pleins de vie et de mouvement. Eh bien! mesdames, ces gracieux petits bons-hommes, et ces élégantes petites bonnes-femmes servent maintenant d'ornement aux cabas à la mode. Le cabas, carré et de moyenne grandeur, est en casimir gris-perle, ou en cachemire bleu ou ponceau, et entouré d'une large bordure au milieu de laquelle sont imprimés en relief, et en noir, des sujets facétieux et bouffons, composés de personnages grotesques. Rien de joli comme ce nouveau genre de cabas.



LES SALONS DE PARIS.

(La lettre suivante a été adressée à une dame de Genève par un rédacteur du *Fédéral*, journal de Genève, qui vient de la publier.)

PARIS, 23 mars.

« Je vous dois aujourd'hui, madame, une revue des salons de Paris. Après une journée remplie, sans doute, bien plus par de bienfaisans devoirs que par les plaisirs du monde, je me reproche de vous imposer une soirée aussi fatigante. Faites comme moi, souvent à l'heure de quitter mes livres et mon paisible foyer, ayez courage.

» Beaucoup d'étrangers habitent maintenant les nouvelles rues construites autour de Rivoli. Dans ces maisons neuves, chacun s'établit à sa manière. Hier, en me rendant à l'invitation d'une famille américaine, je pouvais me croire à New-York. Heureux Parisiens ! sans sortir de Paris ils voyagent chez tous les peuples.

» La réunion était peu nombreuse. De jeunes femmes élégantes, de modestes jeunes filles et de mâles visages calmes et graves. Un vieillard était debout près de la cheminée; son extérieur est à-la-fois noble et simple. Quand je m'approchai de lui, il me tendit la main, qu'il laissa long-tems amicalement dans la mienne. Sa conversation est affectueuse comme le sourire imperturbable de ses lèvres; il parle des événemens du jour sans affectation, sans aigreur et sans ironie. Il a tant vu de choses dans le passé, qu'il en attend dans l'avenir bien d'autres encore. C'est le général Lafayette. Le maître de la maison me propose de me présenter au Walter Scott américain, M. Cooper, en me montrant un homme jeune encore, d'une figure expressive et agréable. Je voulais parler *Mohicans* et *Peaux rouges*, M. Cooper, lui, voulut parler politique. A l'occasion de mistress Trollope, dont je prononçai le nom, il justifia son pays

avec feu et conviction. Tout ce qui m'entourait dans cette réunion, presque toute américaine, était favorable à une cause aussi bien défendue. Là tout respirait le bon goût du bon sens et la simplicité des choses raisonnables.

» Je traverse le Pont-Royal. Me voilà transporté dans un salon du faubourg Saint-Germain. La main chaude encore des cordialités de M. Lafayette, je reçois le *shake-hands* de plusieurs amis carlistes. Dans ce salon, de fort bonne compagnie, peu d'hommes âgés, aucune notabilité du parti. Les femmes polies et remarquablement aimables. Les manières des hommes élégantes et froides. C'est la jeunesse de la restauration qui s'est arrêtée, sans formes précises, dans une halte, moitié constitutionnelle, moitié dévote, entre une époque militaire et une époque patriotique. Je vois facilement dans ce salon deux sociétés distinctes; le vieux faubourg Saint-Germain avec ses noms historiques, et la noblesse de l'empire, mêlée à toutes les petites vanités, qui frappent depuis vingt ans à la porte des nobles salons et qui viennent d'entrer enfin, à l'aide des sympathies de parti, des émotions légitimistes et des collectes vendéennes.

» Mais j'ai une visite à faire dans le voisinage. Une grande porte cochère, une grande cour silencieuse. Un vieux serviteur, à cheveux blancs, sans livrée, de ceux qui ont partagé fidèlement la bonne et la mauvaise fortune de leurs maîtres, m'annonce respectueusement à voix basse. La vieille maîtresse, presque aveugle, écoutait une lecture; une jeune personne qui la faisait, ferme le livre et sort. Je retrouve un de ces modèles, qui se perdent chaque jour, de la conversation la plus spirituelle, des anecdotes inédites charmantes, tout ce qu'une longue expérience peut donner de grâce et d'indulgence, sans rien ôter au sérieux de la vie. Je suis, dans un autre tems, un autre siècle. La vieille duchesse a connu mon grand-père chez madame Geoffrin et chez la duchesse

d'Anville ; elle me raconte que le prince d'Hénin le fit prisonnier aux avant-postes de l'armée piémontaise, uniquement parce qu'il lui manquait un acteur pour un proverbe. Elle me parle garde-suisse et du baron de Bézénval ; elle appelle mon grand-père *le Chevalier*, et sait par cœur les vers charmans de Voltaire où son nom rime avec celui de Boufflers. Pas un mot des affaires du jour et de politique. L'aimable duchesse a trop d'esprit et de tact ; elle sait qu'une femme de son tems et un homme du mien ont de la peine à s'entendre. Plusieurs visites se succèdent ; presque toutes des personnes âgées. Dans ce salon on dit encore : *Madame, j'ai voulu avoir l'honneur de venir vous faire ma cour*. On y dira ce qu'on voudra, mais on y est toujours parfaitement bon et aimable.

■ J'aime les contrastes ; je roule vers la Chaussée-d'Antin. C'est un bal comme il y en a cent chaque soir dans Paris, chez une Madame de *** qui a tiré sa noblesse d'on ne sait quand et sa fortune d'on ne sait où. Je souris en voyant la grimace d'un grand laquais, brodé sur toutes les coutures, obligé d'annoncer mon nom très-bourgeois. Une foule à étouffer. Une atmosphère qui sent la fourniture des armées de l'empire, les romans de Pigault-Lebrun, le parfum d'Église de la restauration, et la garde nationale de 1833. On est ici du parti qui donne des places et où l'on s'amuse. Dix minutes dans cette cohue haletante, suante, c'est déjà trop.

» Je respire en arrivant dans la rue d'Anjou. Le salon de madame de B. est peut-être le seul qu'on puisse appeler un salon politique, ce qui signifie seulement aujourd'hui qu'on y parle politique un peu plus que d'autres choses. On y rencontre tous les soirs les hommes les plus spirituels du parti modéré des deux chambres, des ministres, des diplomates, et toutes les notabilités politiques et sociales de la capitale, qui ne font pas scission haineuse avec l'ordre de choses actuel. La conversation est intéressante, instructive. Parle-

t-on d'un événement, d'un livre, ou de nouveaux *mémoires*, les personnes présentes sont les acteurs eux-mêmes, l'histoire vivante des 40 dernières années. On commente, on rectifie, et à cette occasion, je remarque, en passant, combien l'histoire écrite et l'histoire vraie se ressemblent peu. Mais j'entends le nom d'un petit héros doctrinaire ; je me sauve bien vite.

» C'est vendredi, jour de Madame la comtesse de R. Je traverse un parc de haute futaie, des sapins couverts de neige, une forêt des Alpes au milieu de Paris. C'est comme un conte fantastique. Tout-à-coup une serre de fleurs illuminée, des voix ravissantes ; un duo italien de madame la duchesse de T. avec madame O., femme d'un médecin célèbre. Puis Rubini, Tamburini. Dans un salon à côté on parle politique, beaux-arts, littérature. Une réunion plus choisie que nombreuse. C'est le salon de Paris le plus exclusif et de l'accès le plus difficile.

» J'ai commencé ma soirée par l'Amérique, je finis par l'Angleterre. Il n'est que minuit, heure très-convenable pour aller à l'ambassade anglaise. Voyez-vous ce jeune homme, d'une tournure élégante, d'un extérieur presque timide, la tête un peu penchée, qui joue avec sa lorgnette, appuyé sur le fauteuil de cette jeune femme ? C'est le duc d'Orléans. Personne dans le salon n'a l'air de le savoir. Le niveau de l'égalité a fait ainsi les salons de la capitale ; on ne permet à qui que ce soit une prétention personnelle. L'héritier du trône tient ici moins de place dans un salon qu'un conseiller-d'état dans une coterie d'un canton suisse. La large indépendance britannique se retrouve chez lord Granville. A côté d'un diplomate russe vous verrez un général polonais. C'est un terrain neutre où tous les partis de l'Europe peuvent se rencontrer.

» Voilà, madame, en votre honneur une soirée bien remplie ; vous me permettrez maintenant de rentrer chez moi, je vous

prie. Je n'ai cependant qu'effleuré le sujet. Je n'ai parlé ni des réunions à jour fixe, bien préférables au grand monde, où quelques femmes aimables reçoivent autour de la table, couverte de nouveautés et d'albums, des hommes politiques, des artistes distingués et les amis les plus intimes. C'est là qu'est le véritable charme de la société parisienne. Je n'ai rien dit de quelques maisons suisses, où l'amabilité française est rehaussée par la haute moralité, toujours prête aux actes d'utilité publique et de philanthropie. La place me manque pour vous conduire dans la silencieuse Abbaye-aux-Bois, au milieu d'un salon décoré par le tableau de Corine au Capitole, qui rappelle à tous les yeux l'histoire d'une amitié célèbre; salon dont on ne sort jamais sans avoir reçu l'inspiration d'une action généreuse ou d'une œuvre charitable. Faut-il nommer madame Récamier?

» J'ai passé en revue tous les partis, excepté les républicains, que j'ai dû chercher en Amérique. Ce parti n'a pas de salons encore, mais ils se forment, en attendant, il a des bals pour les Polonais et les détenus politiques.

» Au milieu de tout cela, vous me demandez où sont les célébrités littéraires du jour? Quand je fais la même question, on me répond que ces messieurs sont excentriques, remplis d'amour-propre et insupportables. Toutefois, on parle des salons de madame Emile de Girardin, de mesdames de Rosan et de la Bourdonnaye, comme des réunions de gens de lettres. Je n'en sais pas davantage.

» En général, on ne trouve nulle part autant d'esprit qu'à Paris; mais vous y regretteriez peut-être cette bienveillance et cette cordiale bonhomie qui font le charme de votre pays. L'esprit est ici toujours complètement satisfait, le cœur est moins à son aise. La vie mondaine est éminemment française. Toutefois, les mœurs domestiques, la vie de famille et la morale conjugale sont chaque jour plus appréciées. Le grand nombre cependant

réserve toutes ces bonnes choses là pour la campagne, quand on ne peut pas aller à la chasse et qu'il pleut ».

LA VIEILLE FILLE.

Mais à chaque pas voir renaître
Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir,
Faire un doux emploi de son être,
Mes amis ce n'est pas vieillir.

BÉRANGER.

Au cadran de la vie une rapide aiguille
A marqué ses trente ans. La voilà vieille fille!
Espoir, amour, folie, oiseaux mélodieux
Qui chantez dans la vie à l'heure où le ciel brille,
Adieux, à tout jamais, adieux.

Mais ne la plaignez pas. Dieu qui verse sur terre,
D'invisibles parfums à la nuit solitaire,
A l'heure du sommeil des rêves bienfaisants,
Garde aussi quelque charme entouré de mystère
Pour le sombre déclin des ans.

La femme voit éclore au dernier âge même
Des plaisirs inconnus. La parure qu'elle aime,
Et qui seule aujourd'hui peut l'embellir encor,
N'est plus la fleur de bal, l'élégant diadème,
Ni le frais tissu semé d'or.

Mais les habits donnés aux malheureux sans nombre;
Mais l'épais vêtement qu'elle apporte dans l'ombre
Au petit orphelin, à l'enfant du hameau,
Quand l'hiver va venir, quand le premier jour sombre
Fait déjà trembler l'arbrisseau.

Trente ans! C'est l'âge où vient l'étude solitaire;
C'est l'âge où la pensée ouvre son temple austère:
Dans ce tems dépouillé d'illusion, d'amour,
L'esprit s'allume et luit pour dorer l'hémisphère,
Comme un flambeau quand fuit le jour.

Elle a pour elle encor l'amitié, la constance,
La liberté qui donne une aile à l'existence,
Et ce doux insouciant qui, loin de tout effort,
Sur la pente du soir laisse avec indolence
Flotter les rênes de son sort.

Elle vit seule. Eh bien! ces hymens de caprices,
Ces vases où, jetés par des rapports factices,
Deux êtres en bouquet viennent se réunir,
Sont-ils donc si brillants et si pleins de délices,
Qu'il faille y tremper ou flétrir?

Surtout, ne croyez pas qu'elle ressente en elle
Les frissons de l'envie et sa rage cruelle;
Quand un monde opulent de jeunesse et d'ardeur,
Tout étoilé d'amours à ses yeux étincelle,
Un souvenir veille en son cœur.

(GYMNASE LITTÉRAIRE.)

AQUARELLE DE FEMME.

QUINZE ANS ET TRENTÉ ANS.

Elle était fraîche et svelte, comme on l'est à quinze ans lorsque l'on jouit d'une organisation privilégiée, et que le moral n'a pas encore dégradé le physique; car, il ne faut pas s'y tromper, les passions usent plus vite que les années.

Elle avait encore toute la candeur de ces illusions de jeune fille, dont chaque frottement du monde enlève un brin, et qui finissent par tomber une à une devant l'expérience de la vie sociale, comme les perles d'un bandeau brisé dans une nuit de bal.

Elle entraînait en aveugle dans la civilisation, telle que nous l'ont faite et les préjugés et les intérêts. Ignorante de l'avenir, heureuse du passé, et confiante dans le présent comme un matelot novice qui s'embarque par un beau tems et qui ne sait pas prévoir les tempêtes.

Alors, à ses yeux, tout était bonheur et espérance. C'est toujours ainsi pour celle qui n'a pas vécu longtemps. Elle croyait à l'amour, car l'amour est la première et la dernière illusion des femmes; à l'amitié, — à la pudeur, — à la bonne foi, — et à toutes les vertus de l'âge d'or. — Heureuse jeune fille !

Elle croyait à l'amour, parce qu'elle se sentait capable d'aimer.

A l'amitié, parce qu'elle l'éprouvait.

A la pudeur, parce qu'elle ressemblait à la sensitive.

A la bonne foi, parce que son cœur n'avait jamais trompé personne.

Elle croyait même à la religion, — parce que la religion est une des plus précieuses illusions de la jeunesse.

Elle méritait d'être heureuse, de trouver des âmes pour la comprendre, et un appui pour la soutenir sur la route.

C'eût été un crime de ternir d'un souf-

fle la pureté de cette âme candide, vivant en elle, et cherchant à épancher au dehors, pour le bonheur des autres, tous les trésors d'amour et de bonté renfermés dans son sein virginal.

Ce crime cependant a été commis; mais qui pourrait-on en accuser ?

Je l'ai revue quinze années plus tard; elle était belle encore, mais de cette beauté qui électrise comme du champagne, et qui monte à la tête sans parler au cœur.

Son front était déjà sillonné d'un pli, de ce pli des pensées fortes qui révèle, sur une tête encore jeune, le passage des passions. Son œil moqueur avait gagné en vivacité ce qu'il avait perdu en tendresse. C'était le regard étincelant d'une Érigone, au lieu du regard lumineux d'un ange.

La civilisation et le monde avaient passé par là.

Elle ne croyait plus à l'amour, parce qu'elle avait aimé un ingrat et deux infidèles.

Elle ne croyait plus à l'amitié, parce qu'elle avait été trahie par sa meilleure amie, une amie d'enfance. Cela arrive à beaucoup de femmes.

Elle ne croyait plus à la pudeur, car elle avait vu des amans à toutes ses compagnes.

Elle ne croyait plus à la bonne foi, parce qu'elle avait eu affaire à un avoué pour deux procès intentés par l'avarice d'un cousin qui avait dix mille livres de rente.

Elle avait vécu assez en quinze ans pour apprécier le monde ce qu'il vaut, et son cœur se trouvait tout à-la-fois vide et désillusionné.

Elle était devenu sceptique, elle mourra probablement athée !

Et voilà cependant comme le monde m'a fait ma jolie jeune fille de quinze ans.

Et on appelle cela de la civilisation, — du progrès !

— Oui, progrès dans le vice, — civilisation du mal !

Je la plains, cette jeune fille, de n'être

pas morte à quinze ans ! il est si doux de mourir avec confiance !

Elle a trente ans aujourd'hui. — Pauvre femme !

Album.

M^r Véron conserve décidément la direction de l'Académie Royale de Musique. Quelques concessions ont été faites de part et d'autre, et notre premier théâtre lyrique ne sera pas privé du chef qui l'a rendu si brillant depuis deux ans. On assure qu'actuellement M. Véron a la faculté de donner des représentations tous les jours si tel est son bon plaisir, et qu'il est dans l'intention de profiter souvent de cette facilité, dans son intérêt comme dans celui du public.

— Depuis que l'indiscrétion de deux ou trois journalistes a fait connaître que quelques dames de la haute société avaient pris part au galop si célèbre du bal masqué de *Gustave III*, il est curieux de voir avec quelle attention les habitués de l'orchestre s'étudient chaque jour à deviner quelles figures sont cachées par les masques bizarres qui seuls s'offrent à leurs regards. C'est comédie amusante que cette suite de noms illustres prodigués à de modestes figurantes, bien loin de se douter de l'honneur qui leur est fait. A en croire ces bavards impertinens, toutes les célébrités du jour feraient maintenant partie du corps de ballet de l'Opéra. Nous sommes loin de compte, sans doute, et nous avons tout lieu de croire que l'imagination des narrateurs commence à battre la campagne.

— Afin de donner tout-à-fait la vogue à son entreprise, M. Laurent a, dit-on, engagé pour cet été deux des plus puissans acteurs connus dans la capitale, *Djeck* et sa cousine *Fanny*, les deux éléphants du Cirque Olympique. Il paraît qu'un vaste amphithéâtre sera dressé dans le jardin de Tivoli, et que de là, spectateurs et spec-

tatrices pourront, sans le moindre danger, jouir du spectacle de combats entre l'éléphant et un tigre du Bengale, qui jouit d'une certaine réputation. Voilà certes un raffinement inattendu apporté aux plaisirs des habitans de la capitale.

— Tout le monde connaît les innocens fossés qui entourent la place Louis XVI. Ce ne sont plus les défenses indispensables d'un château; ce sont de petites propriétés affermées à d'honnêtes cultivateurs. Les uns y font venir des plantes potagères, les autres des arbres fruitiers. L'un de ces industriels, plus original, ou plus adroit que ses voisins, a fondé dans sa propriété de quelques années une nouvelle ménagerie, qu'il appelle le *Petit Jardin des Plantes*, et cela dans le fossé qui se trouve placé devant le Garde-Meuble. Au milieu de gentils bosquets entourés de vastes treillages se font voir le perroquet criard, la perruche agaçante, le faisan aux couleurs éclatantes; le cygne se balance sur un joli bassin à côté de la poule d'eau; le joeko, le moqueur sautent sur les branches des arbustes, et des oiseaux de toute espèce font entendre à chaque instant les plus agréables concerts. On ne peut décemment aller aux Champs-Élysées sans s'arrêter devant le *Petit Jardin des Plantes* de la place Louis XVI; il a la vogue pour le moment, et bien certainement il la conservera long-tems.

— *Le Paradis des Voleurs*, titre passablement singulier, a été donné au théâtre de la Porte-Saint-Martin jeudi dernier. C'est une débauche... nous ne dirons pas d'esprit, mais de complète licence. Ce *Paradis* contient toutes les illustrations de la corde, du pilori, de l'échafaud, anciennes et contemporaines. Croirait-on que l'on a eu l'audace d'y placer le caissier Kessner? Franchement, cette liberté grande des auteurs de la pièce nouvelle a révolté bon nombre de spectateurs. Si de fâcheuses circonstances ont forcé l'ex-comptable du Trésor à une action dont bien certainement il a dû gémir plus que personne,

est-ce une raison pour oublier tout le bien qu'il a fait, pour le traiter à l'égal d'un Cartouche ou d'un Mandrin? Le bon sens public a fait raison de cette grossière insulte. Ce qu'il y a de plus fâcheux encore, c'est que le nouvel ouvrage n'est qu'une très-mauvaise imitation d'une détestable pièce donnée naguère au théâtre du Panthéon sous le titre de *la Suite de l'Auberge des Adrets*.

— Une course de chevaux a eu lieu samedi dernier au bois de Boulogne en présence d'un grand concours d'amateurs. Le prix de la course était de 1,000 fr. par cheval, l'espace à parcourir, de deux milles anglais; la route était barrée par cinq barrières hautes de trois pieds et demi, appuyées par des arcs-boutans. A cinq heures les concurrens sont partis de la porte des Princes. Les chevaux se sont refusés un moment à sauter la première barrière; mais le cheval de M. d'Hinnisdal ayant bientôt sauté, les autres ont sauté aussitôt après. M. de Normandie, qui montait son cheval *Mustapha*, est arrivé le premier. M. Baldwin Kig-Byl, qui montait *Rob-Roy*, appartenant à M. Mosselmann, est arrivé le second. *Phantom*, appartenant à M. d'Hinnisdal, et que montait M. Allouard, est arrivé le troisième. *Cleveland*, appartenant à M. Casimir Périer, et monté par M. Goul, est arrivé le dernier. Cet espace de deux milles anglais, ou deux tiers de lieue, a été parcouru par les quatre chevaux en cinq et sept minutes. Un accident a étonné et effrayé les spectateurs pendant quelques instans. Un cheval attelé à un tilbury, et qui se trouvait entre la quatrième et la cinquième barrière, s'est élancé tout-à-coup de la contre-allée dans le chemin de course, et a sauté par-

dessus la cinquième barrière. Par la vivacité de cet élan, il a fait sauter la voiture avec lui et l'a entraînée jusqu'au but de la course; là on est parvenu à l'arrêter. Après cette course, un autre pari s'est engagé entre M. Napoléon Bertrand et M. le prince de la Moscowa. Leurs chevaux ont parcouru la moitié du même chemin, et sauté trois barrières. Le cheval de M. le prince de la Moscowa, monté par M. Allouard, est arrivé le premier. Le prix était de 500 fr.

Les personnes qui ont des achats à faire en linge, surtout de trousseaux, ont intérêt à connaître les magasins de MM. LEMONNIER et DESBARRES, rue de Rivoli, N° 28. — On trouverait difficilement d'aussi grands assortimens en toiles, en linges de table, ouvrés et damassés, et en belles broderies. — Ils tiennent en un mot tout ce qui a rapport au linge, tant en fil, qu'en coton. — Comme cette partie est peu sujette aux variations de la mode, ils se contentent de légers bénéfices, et leurs prix sont très-favorables.

— Nous annonçons à nos lecteurs qui se disposent à partir pour la campagne, que l'on trouve tout ce qui concerne le service de la table, en *alliage métallique*, composé de NICKEL, matière imitant parfaitement l'argent, aussi sain et aussi sonore, ne formant aucun oxide par l'usage, et ne comportant pas plus d'entretien que l'argenterie, dont elle a tout l'éclat. Le prix en est très-moderé : couverts unis et à filets, 1 fr. 50, 1 fr. 75 et 2 fr. Casseroles, plats, bols, huiliers, etc. Chez M. MOUSSIER-FIEVRE, fabricant orfèvre-bijoutier, breveté d'invention, rue des Fossés-Montmartre, 27. — C'est aussi dans la même maison que l'on trouve les véritables *limes sulfuriques diamantées*, qui sont approuvées, depuis six années, pour soulager constamment et détruire même les cors aux pieds, verrues et durillons.

A ce Numéro sont jointes les planches 969 et 970.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra).
Modes de Long-champs.
 Chapeau en gaze Dona Maria et Redingote en Zébrine des M^{mes} et Obleurs de
 M^{me} Célène Marten place Vendôme.

W. & A. G. & Co., 34, Rathbone Place à Londres.

P

LES
toute c
toutes l
qui leu
prend :
habillé
à se mo
enfin ,
façonn
Autref
général
peau d
jourd'h
modes
si frais
se mult
fronts
des gri
les larg
cousue.
couture
introdu
tion et